

La tortue

OLIVIER BEETSCHEN

à la mémoire de Robin Adler,
emporté par une avalanche
le 21 déc. 2008

Les bourrasques submergeaient ma voiture. Même poussés à fond, les essuie-glace n'arrivaient pas à chasser les paquets d'eau qui s'écrasaient sur mon pare-brise. Dehors les immeubles tanguaient, les trottoirs ondoyaient, les arbres agitaient leurs feuillages comme s'ils se balançaient dans une profondeur sous-marine.

A l'abri dans mon véhicule, j'aurais dû ressentir le bien-être du fœtus. Or ma souffrance au contraire se creusait. Plus je m'approchais de mon domicile, plus la douleur cisaillait mon cœur, inoculait son poison dans mes veines, crispait mes mains sur le volant. J'arrivai épuisé à la maison.

— Reviens chez nous! Débrouille-toi comme tu veux, mais reviens chez nous!

J'avais hurlé ces mots en martelant le volant de coups de poing.

Quand j'eus retrouvé mes esprits, je pénétrai dans notre maison.

L'orage avait cessé.

De l'eau glougloutait le long des chêneaux. Notre demeure avait un cachet campagnard, à l'image du centre historique de la bourgade. Ici on avait l'impression de vivre dans un village, avec son école en pierres de taille, son auberge, des jardins ceints de murs tapissés de mousse. Sans le bourdonnement de la circulation, on n'eût pu deviner qu'à deux pas, de l'autre côté de la route, s'étendait une cité où les immeubles de vingt étages quadrillaient l'espace.

Je déposai le cabas de provisions sur la table de la cuisine, m'apprêtai à vider ma serviette sur mon bureau, quand la voix de mon fils aîné me parvint depuis le premier étage:

— Tu sais quoi? La tortue est revenue!

Elle avait disparu depuis près de neuf mois, et nous n'espérions plus la revoir. Un voisin l'avait retrouvée qui cheminait dans son potager.

— Tu ne vas pas lui dire bonjour? Je l'ai remise dans son enclos.

La nouvelle me plongea dans le désarroi. J'avais supplié mon cadet de rentrer à la maison, et c'était la tortue qui revenait. Je ressentais son retour comme une gifle. J'avais été trahie. Sous l'intonation candide de mon aîné, j'entendais les railleries des sorcières qui m'avaient enlevé mon fils. Je ne comprenais pas leur acharnement à me faire souffrir.

On était à la fin du printemps. Je posai quelques feuilles de salade dans l'enclos, oubliant ma résolution de ne pas accorder un regard à la tortue.

Lors de son acquisition, nous l'avions baptisée Caroline. Plus tard, on nous avait expliqué que le plancher un peu courbe de sa carapace indiquait un mâle. On opta pour Karolin. Ce nom lui allait bien. Cela faisait penser aux Carolingiens, au Moyen-Age, aux temps anciens.

Il avait déjà repris sa manie de longer conscientieusement les limites de son domaine. Au début de l'hiver, selon un rituel bien établi, il s'enfouirait sous la terre pour n'en ressortir qu'au printemps suivant.

*

Deux ans plus tard, le cycle de l'hibernation connut un accroc.

Le train-train quotidien avait un peu anesthésié la douleur qui rongeait mes nerfs. La saison allait vers le beau temps. Certains soirs, nous prenions notre repas en famille sur la terrasse. Parfois la conversation tournait autour de Karolin. Quand allait-il sortir du sol? Les suppositions allaient bon train.

Mais les arbres éparpillaient déjà leurs pétales, que l'animal n'était toujours pas réapparu. Nous attendîmes en vain qu'il sorte de son trou. L'hiver avait été rude. On supposa que sa cache n'avait pas été assez profonde, et qu'il était mort de froid.

Sa seconde disparition eut un effet désastreux sur mon moral. Toutes les stratégies que j'avais déployées pour juguler mon chagrin s'écrasèrent. La destinée de Karolin me rappelait trop la mort de mon cadet pris dans les mâchoires de l'hiver. Les cauchemars recommencèrent. Il me téléphonait depuis les catacombes de la montagne. Sans doute voulait-il m'indiquer l'endroit où il fallait creuser? J'entendais la sonnerie, mais je n'arrivais pas à mettre la main sur mon nœud. Sa voix perçait les parois d'une crevasse. Lorsque je tournais la tête, la plainte se transformait en bruit aigre. Le vent sifflait sur les ébréchures du glacier.

Souvent, au milieu de la nuit, je me réveillais en sursaut, transis de peur, le cœur bondissant entre les côtes.

biblio

L'Oracle des loups

Ed. L'Age d'Homme, 2019.

La Dame Rousse

Ed. L'Age d'Homme, 2016.

Après la comète

Poésie. Ed. Empreintes, 2007.

Le Sceau des Pierres

Poésie. Ed. Empreintes, 1996.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedit. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Oertli, de l'Association [chlitterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



bio

Né à Lausanne en 1950, Olivier Beetschen a étudié la littérature française et allemande à l'université de Fribourg. Il a séjourné à Berlin et à Paris, où il a publié ses premiers textes, notamment dans la revue *Digraphe*, avant de s'établir à Genève où il a enseigné la littérature au collège de Saussure.

Il a collaboré à plusieurs revues suisses et françaises (*La Nouvelle Revue Française*, *Sud*, *Repères*, *Ecriture*, *vwa*). Également poète, il a dirigé *La Revue de Belles-Lettres* de 1989 à 2009. En 1996, son recueil de poèmes *Le Sceau des Pierres* rend compte de ses vingt années de pérégrination dans le monde entier. Son deuxième recueil, *Après la comète*, reçoit le Prix Edouard Rod 2010. Publié en 1995, son premier roman, *A la nuit*, est un récit des origines inspiré par les mythologies celtiques et scandinaves. Cette influence des légendes imprègne toute son œuvre, comme en témoignent ses deux derniers romans. APD

ALAIN WICHT